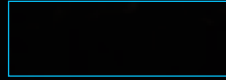




LA FORET Vert Presque Vert



—

LA FORET

VertPresqueVert



LA FORÊT, Vert Presque Vert est le premier volet d'une trilogie
LA FORÊT, LE DESERT ET L'ARGENT.

Depuis deux ans je me suis lancé dans l'écriture et la création de ce triptyque. Il s'agit dans chaque volet de décrire des relations amoureuses en utilisant un de ces trois éléments comme métaphore du contexte qui entoure les sentiments amoureux.

Dans le cas de LA FORÊT, c'est la traversée et la survie d'un couple au sein d'un milieu obscur qui est l'axe de la dramaturgie. LE DESERT présente une quête personnelle d'un absolu dans un décor sans limites et L'ARGENT, en cours d'écriture, traitera de l'aspect plus social des sentiments, les transactions, la spéculation, les échanges, le commerce amoureux etc...

Une forêt.

Au premier plan, trois personnages perdus et, en toile de fond, la question de l'identité. Chacun d'eux va, littéralement, se confronter à ses obsessions, à ses fantasmes et à ses angoisses profondes. Ils tentent d'y créer un ordre afin d'organiser leur propre chaos intérieur. À travers cette introspection, sous forme de quête, c'est mon rapport au réel que je questionne. Car, si mes personnages se confrontent à leurs rêves, ceux-ci se révèlent être le reflet des maux qui stigmatisent notre société. À travers cette traversée existentielle, La Forêt traite de la difficulté qu'a l'homme d'aujourd'hui à trouver un accord entre lui-même et ce monde qu'on pose comme réel.

C'est une comédie cauchemardesque. Le spectateur se retrouve face à un objet absurde tantôt comique tantôt angoissant. Il lui est à la fois totalement familier et complètement étranger. La langue renforce le réalisme de la pièce mais tellement d'éléments renvoient aux mensonges et aux rêves, qu'on ne peut que s'y laisser perdre. Une forêt. Les personnages passent ainsi de détails insignifiants à des réflexions métaphysiques et poétiques, peu leur importe, l'essentiel est qu'ils parlent.

"UN GENRE DE NO FUTURE FENG CHUI QUOI!"

Ecrit et mis en scène par
Stéphane ARCAS

avec

Cécile CHEVRE

Ugo DEFHAES

Guylène OLIVARES

Marie TCHARCACHIAN

Live music de

Fabrice CESARIO

Scénographie et lumière de

Raphaël RUBBENS

Une production

Kwaad Bloed vzw

en coproduction avec le Théâtre de la Balsamine.
Avec l'aide du Ministère de la Communauté française
Wallonie-Bruxelles - Service du Théâtre.

Avec le soutien des Bains::Connective,
de Nunatak, du Théâtre Marni, de l'Epongerie,
de l'Escaut, de La Générale (Paris),
du Centre de créations contemporaines Montevideo
(Marseille) et du Salon de Théâtre (Tourcoing),
le Stuk (Leuven)



La Forêt, Vert Presque Vert est une comédie cauchemardesque.

L'histoire de la forêt est en soi très simple.

Bien qu'émanant d'un plasticien à l'origine ce n'est pas une « installation qui bouge avec des personnages à l'intérieur » mais un objet théâtral à tendance iconoclaste dont le médium principal est la parole des comédiens qui vient titiller l'imaginaire du public.

Les éléments fondamentaux de la scénographie résident dans le discours et l'imagination. Ce texte, en grande partie autobiographique, fait part des pérégrinations de trois personnages au sein d'une forêt. Il s'agit d'un couple (A et B) qui est perdu dans une forêt. Ils tournent en rond. Ils traversent des épreuves et se retrouvent dans des situations traditionnelles de l'imaginaire lié à la forêt (univers des contes, des films d'horreur, de l'histoire de l'art, de la psychanalyse, etc...)

Une troisième personne (C) est présente. Elle apparaît ponctuellement, de manière onirique, comme la narratrice de leur aventures, porteuse d'une parole analytique. Au fur et à mesure des éléments nous sont donnés sur ce qui s'est peut-être passé entre deux scènes. S'agit-il de rêves, de cauchemars, de scénarii de film, de légendes, on ne sait pas vraiment. La vérité reste cantonnée dans ces situations absurdes et dans le non-dit. C'est d'ailleurs ce non-dit que le texte cherche à mettre en lumière. On entend parler d'un ogre cannibale qui mange une femme surgie d'on ne sait où, d'un oiseau bleu (celui de Maeterlinck ?) qui détiendrait tous les secrets enfouis au plus profond de nous, d'une fée exaspérée par l'attitude désinvolte de A...

A est en proie au doute et se demande si cette forêt est réelle, est-ce une image virtuelle faite sur Photoshop, les sons que l'on entend ne sont-ils pas préenregistrés, ou bien encore ne seraient-ils pas dans une sorte de « purgatoire » ? B est en proie à des cauchemars morbides qui lui font redouter le moment de s'endormir. Elle semble, d'ailleurs, plus intéressée par sa situation dans ses rêves que par le fait de sortir réellement de la forêt. C nous raconte des histoires, nous parle de son œuvre et tente de créer des ponts entre l'art et la vie. Les scènes se succèdent comme des tableaux. On peut analyser la structure de la Forêt comme cela : « Un rêve à l'intérieur d'un autre rêve, lui-même, à l'intérieur d'un autre rêve etc... »

Ce mécanisme remet donc systématiquement en question le statut de la narration. Une scène en chasse une autre, balayant ainsi la réalité qu'avait installée la précédente.

On suit l'évolution de leurs sentiments au sein de l'élément vert. Il s'agit d'un environnement qui change successivement de forme et de teneur selon les enjeux : tour à tour forêt de conte de fée, décor de film d'horreur, fond d'écran de jeu vidéo, emblème de l'histoire de l'art, symbole psychanalytique, etc....

Le principe de ce spectacle est de parler d'images mais d'en montrer très peu, de questionner ce qui se tapit dans l'ombre de la forêt. Les comédiens décrivent leur ressenti pour stimuler l'imagination du public et faire naître une scénographie imaginaire au milieu d'un plateau presque nu. La musique aussi, interprétée en live, se détache du simple bruitage et a une fonction d'interlocuteur suggestif, elle ne vient à aucun moment illustrer de manière redondante le propos. Il n'y a pas de vidéo, il y a peu d'accessoires, mais, essentiellement, la force évocatrice des mots et le texte porté par les comédiens pour créer et changer le décor. Bref, la technologie la plus pointue au monde, celle d'un parent qui raconte une histoire pour accompagner en douceur vers le chemin du rêve... ou du cauchemar.

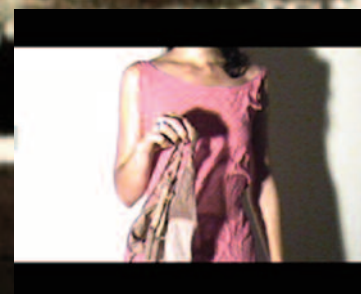
Ce jeu d'alternance entre les formes de jeu et de narration est à la fois la structure et la thématique du texte. C'est en soi un outil dramaturgique car la forme de l'écriture participe au sens et au contenu des scènes.



Fin d'un parcours, cerise sur le gâteau (cerise dégorgeant d'une eau de vie assez corsée), l'exposition de Stéphane Arcas se présente de par son titre comme une provocation. Première erreur car chez lui il y a absence de frontière entre son art et sa vie, et si sa position face au monde adopte le registre de la provocation c'est que c'est l'unique réponse qui lui paraisse viable pour parvenir à surnager dans un univers définitivement envisagé comme dichotomique. Ce père à imaginé en observant ses fils, que ceux-ci lorsqu'ils manifestaient les sentiments bien humains de jalousie, d'envie, ou de colère, etc... manifestaient dès lors des tendances appartenant à un bord politique. La droite serait-elle alors, en partant de ce constat, manipulatrice de notions et d'idées infantiles; sûrement pas. En prenant ainsi position Stéphane Arcas s'inscrit au sein du rapport universel du bien et du mal. On pourrait alors trouver l'artiste présomptueux de manipuler ces notions là, mais celles-ci étant son mode d'analyse du monde, c'est avec le plus grand naturel qu'il en use. Dans l'exposition, la matérialisation d'une pièce close où seulement quelques visiteurs pourront accéder pour un bref tête à tête avec l'artiste, rejoint ce ressort d'une relation d'opposition : nous sommes en présence non pas d'un processus d'exclusion sociale comme on en vit au quotidien aujourd'hui, mais simplement d'un choix basé sur le hasard permettant à certains visiteurs d'accéder à un autre espace que celui de l'exposition. Pour les autres, patientant sur la moquette rouge au milieu de la chaleur étouffante de ALaPlage, ils ressentiront l'espace comme une proposition de représentation d'un certain enfer. Les autres, les rares personnes qui y accéderont, penseront être acteur d'un hors temps, un trou noir. Malgré tout pour les uns et les autres dans ce rapport du vécu et du non vécu nous leur donnons une piste vague cette phrase de Lewis Trondheim sur l'enfer qui permet je crois de saisir alors la complexité de l'univers de Stéphane Arcas : "L'odeur que l'on sent en enfer ce n'est pas le soufre, et la couleur de l'enfer ce n'est pas le rouge, en enfer il n'y a pas d'odeur, il n'y a pas de torture, il n'y a rien, parce que l'homme s'habitue à tous les excès mais pas à la monotonie, alors là-bas la vraie souffrance c'est d'être tout seul pour toujours dans un gris uniforme".

Il est temps ici de stopper net les spéculations sur ce qu'est ou n'est pas la droite, oh pardon, mais plutôt sur les notions plus larges de bien et de mal, induites par la culture et l'éducation de chacun et de s'y reconnaître ou pas. Stéphane Arcas propose un ressenti du monde dans une interprétation plastique à la fois agressive et régressive (dans la série de dessins animés "le règne animal") mais où parfois il arrive à extraire d'une contrainte une vision des plus poétiques (dans la vidéo "cabines de plage"). En se consacrant au travail présenté on discerne réellement qu'il n'est pas axé sur une proposition à proprement dite politique dans son entendement actuel au sein de l'art où les artistes tout à leurs prétentions face au monde rivalisent de propositions débordant outrageusement de bon sentiments et de "solutions" politiques et sociales. Non, souvent "Le Politique" se retrouve beaucoup plus pleinement au sein d'engagement très proche de ce qu'est véritablement l'artiste, au plus près de lui, de son intime et plus largement de son rapport au monde (...)

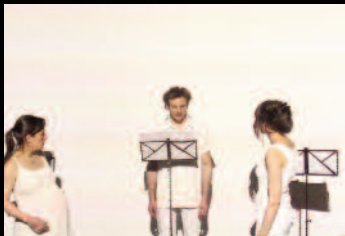
Manuel Pomar (à propos de l'exposition «Les enfants sont de droite (fondamentalement)»)



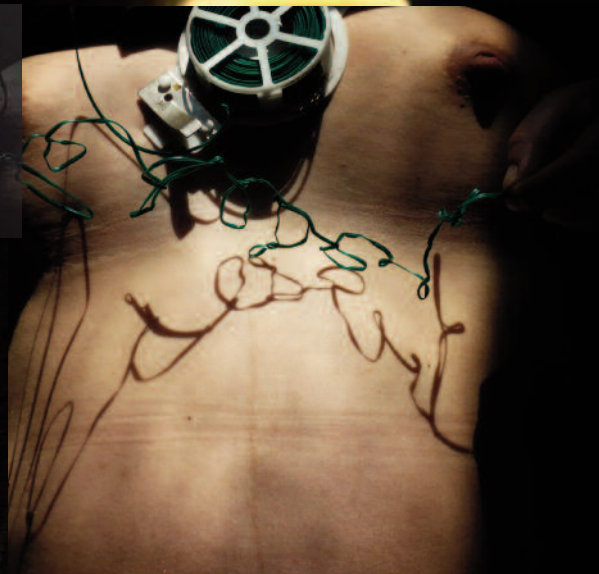
**Stéphane ARCAS ,
Cabines de plage,
installation vidéo**



Stéphane ARCAS, Body Count,
toutes les composantes d'un corps humain de 70 kg.



Le DESERT Rose::Micro::perforé
 mis en lecture par Stéphane Arcas,
 Cécile CHEVRE, Ugo DEFHAES,
 Guylène OLIVARES,
 Live music de Fabrice CESARIO
 Scénographie et lumière de Raphaël
 RUBBENS



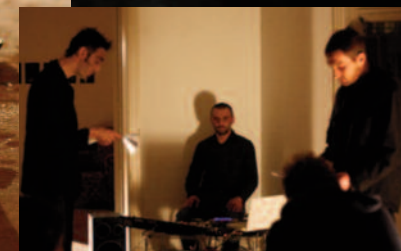
BLEU_BLEU

écrit et mis en lecture par Stéphane Arcas,
 avec : Renaud Cagna, Cécile Chèvre, Aurélie Eltveld,
 Bernard Eylenbosch, Cédric le Goulven et Vered Noach et Arnaud Michniak.



PAS LA

co écrit et co mis en scène par Stéphane Arcas et Arnaud Michniak
 musique de Fabrice Césario.





Stéphane ARCAS
Tél:(0032)487 10 36 76
jimprofit@free.fr

<http://arcas.kwaadbloed.com>

